

1949  
○○○○○○○

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir 5 janvier 49

Rilet chéri,

Je comprends les choses à retardement.

Après tout, c'est stupéfiant qu'avec du talent, et en plus l'amitié de Paulhan, la N.R.F. n'ait pas accepté ! Je n'en reviens pas.

Et ce doute, plus amer que tout, que Paulhan est peut-être superficiel, qu'il ne m'aime pas assez.

Enfin, me voici à courir après un éditeur. Ce n'est pas gai. Et d'ailleurs j'y vais sans le moindre entrain.

J'aimerais vous revoir, reboire du champagne avec vous. Ah, si vous étiez mon mari, comme tout s'arrangerait ! Le livre est là pourtant, écrit et beau : une légère consolation.

A vous, Rilet.

Alice.

Je crois que je ne remettrai plus les pieds dans cette N.R.F.

○○○

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir 7 janvier 49

Je fais lire mon manuscrit à Thierry Maulnier (1) pour la « Table Ronde ». Êtes-vous bien ou mal avec lui ? Au cas où vous seriez bien, un mot en ma faveur, Rilet chéri.

Toujours décidée à ne plus remettre les pieds à cette N.R.F. Comme vous aviez raison !

Au revoir, aurai-je encore un baiser sur votre joue bien rasée quand nous nous verrons au printemps ? Mais peut-être n'embrassez-vous que dans l'état d'ivresse.

Amicalement, je vous trouve agréable,

Alice.

Rilet chéri,

autre lettre de la même date.

Je vous ai écrit et vous aurez ma lettre demain. Mais j'ai oublié quelque chose. Je voudrais que vous me rendiez cette lettre de Gallimard que je mets dans mes papiers « d'affaires ».

Inutile que vous la mettiez à la boîte si cela vous est plus commode de la donner, sous enveloppe, à votre concierge. Je la prendrai alors lundi.

Amitiés,

Alice

○○○

-580-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 19 janvier 49

Rilet chéri,

Pourquoi vous écrire ? Vous savez que je vous aime et que cet amour est chez moi infini et héroïque.

Mais je vous téléphonerai à la fin de la semaine prochaine pour savoir si vous allez bien. Faites bien attention à vous, n'attrapez pas froid.

Amicalement, Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 23 janvier 49

Encore un mot, Rilet chéri,

Je constate que pour écrire ma Morale il me faut lire l'œuvre entière de Tolstoï : or cela ferait des séances interminables à la B.N. Peut-être avez-vous l'œuvre chez vous ; voulez-vous me la prêter ?

Dans ce cas, faites un paquet que vous déposeriez chez votre concierge et donnez-moi, à 9 h.1/2 du matin, un coup de téléphone. Cela me servirait beaucoup.

J'ai pensé, si vous trouviez la Revue qui le prendrait, à écrire un article : « *Les femmes dans l'œuvre de Montherlant* », en développant les idées de ma lettre de dimanche dernier (1). Cela – et notre mariage – serait une bonne réponse aux extravagances de Simone de Beauvoir.

Mille amitiés. J'ai pensé Rilet qu'il y avait une ombre dans votre vie et une seule : on ne vous aime pas assez. Oui, vous n'êtes pas assez aimé. Trop célèbre et non aimé, compris de travers. Vous devez en souffrir. Moi pourtant, je vous aime,

Alice.

P.S. Mon amie Yseult me dit que je suis d'une naïveté désarmante de croire que vous n'avez pas lu l'article de S. de B. Pourtant, si j'étais à votre place, il me semble que je ne l'aurais pas lu...

(1) Cette lettre n'est pas dans le dossier.

Ajouté à cette lettre, sur un bristol, de la main d'Alice :

Henry de Montherlant et Alice Poirier  
ont le plaisir de vous faire part de  
leur prochain mariage  
janvier 1949

ooo

-581-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 28 janvier 49

Rilet chéri,

Votre idée d'essayer de donner mon étude à la « *Table Ronde* » m'a paru bonne, en y réfléchissant. J'écris à Jean Le Marchand (1). Nous verrons bien s'il répond.

Pas trop triste. D'abord, le bouquin est bon et l'essentiel n'est-il pas de l'avoir écrit ? J'ai une satisfaction de l'avoir écrit qui est tout à fait indépendante du fait qu'il pourra être imprimé ou non.

Et puis Rilet, cette certitude absolue que je vous aime (et que vous m'aimez...) comment serait-on triste avec cela ? Je mentirais si je disais que je suis triste.

Mille affections,

Alice

Note (1) :

**La Table ronde** : revue mensuelle / directeur gérant : Jean Cau

**Jean Le Marchand** est rédacteur en chef de février 1948 à mars 1950, puis secrétaire général d'avril 1950 à septembre 1954 ; Pierre Sipriot lui succède comme secrétaire général d'octobre 1954 à août 1961

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 31 janvier 49

Rilet chéri,

Je dépose ce petit mot en prenant la lettre de Gallimard que Paulhan me réclame depuis dix jours. Je croyais qu'il l'avait écrite lui-même, c'est pourquoi je vous l'avais envoyée.

Je lui ai raconté l'histoire du champagne et des baisers. Il a trouvé cela exquis. Mais à propos, Rilet aimé, qu'avez-vous fait du petit carton que vous aviez fourré dans votre poche, frémissant de la plus noire ivresse ?

De plus en plus persuadée que vous épouserez à 92 ans la petite de 12. Cela me paraît évident, voyons !

Tendresse et joie,

Alice

Reçu ce matin votre lettre, ce qui m'évite de passer chez vous. Merci. Je pense que vous aurez reçu, entretemps, mon autre lettre où je vous disais que j'essayais, suivant vos conseils, de donner mon étude à la « Table Ronde ».

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 6 février 1949

Rilet chéri, avez-vous lu l'article de Simone de Beauvoir sur vous et les femmes dans les derniers « *Temps Modernes* » ? Je l'ai chez moi et peux, si vous le voulez, le porter chez votre concierge.

Avec toute sa science et toutes ses citations, elle aboutit à des résultats fantastiques. Vous ne verriez dans la femme pas autre chose que l'exaltation de votre propre vanité, la femme que vous traiteriez comme rien, vous servirait à vous croire, vous, quelque chose.

Comme mon expérience est différente ! Mais c'est que je ne vous connais pas seulement par vos livres. Et pourtant, dans les « *Olympiques* » vous décriviez votre idéal de la femme, tel qu'il n'a jamais varié, tel qu'il est encore vivant aujourd'hui.

Ce que vous demandez à la femme, il me semble, c'est exactement ce que vous demandiez au fils dans *Fils de Personne* : pouvoir l'estimer.

Pour moi, toutes vos héroïnes « écrasées » ont failli à l'estime. Votre comportement dur à leur égard n'est que la conséquence de cette faillite de l'estime. La Dominique du « *Songe* » a failli à l'estime. La Soledad des « *Bestiaires* » aussi. L'Andrée Hacquebaut des « *Jeunes Filles* », dans une certaine mesure, aussi. Et Solange qui accepterait de tuer un enfant de Costals, aussi. Etc. Etc.

(Mais, dans « *Malatesta* », avez-vous remarqué ? Isotta n'a pas « failli à l'estime » et elle est aimée et désirée.)

Simone de Beauvoir doit être de la race de ces « scientifiques » que Nietzsche abhorrait. Une pédante sèche.

Amicalement à vous, Rilet. Ne prenez pas froid et que le soleil vous fasse plaisir.

Alice

P.S. J'essaie de trouver un éditeur et je me fais exactement l'effet du type qui frappe aux portes pour offrir son savon ou ses balais mécaniques. Et le balai sera pris non pas tant s'il est de bonne qualité, mais si on en a besoin, si on le demande. Jusqu'à présent, personne ne demande de la philosophie.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 17 fév. 1949

Rilet chéri, je crois que vous avez téléphoné hier vers 9 h. ½, mais en ce cas, vous auriez fermé le téléphone très rapidement : pourquoi ?

Je continue à étudier le conflit entre Tolstoï et sa femme ; il y a à ce sujet les souvenirs de sa fille Tatiana dans *Europe – 1928*, très intéressants. Sans doute les avez-vous lus.

-583-

Mon opinion ? Eh bien ! Je dis à ma honte que si j'avais été à la place de M<sup>me</sup> Tolstoï, si vous m'aviez fait 9 enfants, et si ensuite un beau jour, du jour au lendemain, vous aviez décidé de donner au peuple l'appartement du quai Voltaire et de nous mettre tous 10 sur le pavé avec comme seule perspective de travailler de nos bras à gagner notre vie, tous les 10, eh bien ! j'aurais protesté. Le tragique, voyez-vous Rilet, dans ce drame, c'est qu'ils avaient tous les deux raison, Tolstoï et sa femme. Tolstoï avait raison de changer, un artiste peut et doit changer. Sa femme avait également raison de ne pas changer. Une mère de famille, avec la responsabilité des petits enfants, serait fort médiocre si elle changeait. C'est navrant mais c'est comme ça.

La solution ? Ne pas avoir d'enfants. Si M<sup>me</sup> Tolstoï n'avait pas eu d'enfants elle aurait (avec joie !) suivi son mari dans tous ses changements. La femme, dès qu'elle a un enfant, s'aperçoit qu'elle aime encore mieux l'enfant que le mari, (peut-être parce qu'il est plus faible, plus désarmé.)

Est-ce que je regrette de n'en avoir pas eu ? Pas du tout puisque l'expérience ne s'est pas faite pour moi. Je ne peux rien mettre au-dessus de l'amour pour l'époux. Avoir un enfant avec un autre que vous, Rilet, m'eût été abominable ; je suis enchantée de n'avoir pas été forcée de le faire.

Amicalement,

Alice.

P.S. Je vous téléphonerai un soir.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi soir 14 fév. 1949

Rilet chéri, pourquoi ne voulez-vous pas me faire ce plaisir ? Songez que je viens toujours chez vous et qu'il n'y a jamais réciprocité ; ce ne serait qu'équitable...

Je vous laisse d'ailleurs le choix entre midi où je suis avec mon frère et le soir où je suis seule (avec le chat).

Mes parents qui sont partis jeudi de la semaine dernière rentreront dimanche prochain. Jusqu'à présent, j'ai employé le temps dans mon jardin (vendredi), à la Bibliothèque (samedi) et au théâtre du Vieux-Colombier en matinée (dimanche).

Amicalement ; téléphonez cette semaine à n'importe quelle heure (sauf la nuit évidemment !) si vous vous décidez à me faire ce plaisir.

Alice.

J'ai vu que « le Maître de Santiago » avait eu un gros succès en Hollande. Bravo ! Excusez le gribouillage : mon stylo est en réparation et j'écris avec une plume comme en 1900.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 19 février 1949

Rilet chéri,

J'avais deux textes de mon « *Journal d'une liberté* ». J'en ai donné un à Thierry Maulnier et l'autre à Buchet. Les autres éditeurs ne consentaient même pas à le lire.

Peu d'espoir, hélas. Il n'y a en effet pas de public pour ce que j'écris et il faudrait en créer un. Mais comment en créer un ? Le plus embêtant c'est encore que cette obscurité perpétuelle (alors que j'écris tout de même beaucoup mieux qu'un tas de femmes de lettres...) me castré de l'inspiration pour mon œuvre à venir. J'ai une « morale » dans la tête mais ça ne démarre pas. Cette morale serait basée non sur « les bons sentiments » à l'égard des autres, mais sur l'approfondissement d'une passion en nous. Tout cela en somme est très intéressant mais il faudrait que ça « prenne ». Comme a pris Alain. Comme a pris Sartre.

Vous n'avez pas la grippe, Rilet chéri ? J'ai toujours des scrupules à vous déranger dans votre travail en faisant retentir le téléphone. Mais il faut que vous vous conserviez vivant au moins jusqu'à notre mariage. N'ai-je pas droit à mes 2 mois d'amour ?

Comme introduction, je lis le *Journal de la Comtesse Tolstoï*. Fini le 1<sup>er</sup> volume. Je crois que les mioches ont fait tout le mal ; sans mioches, elle se serait probablement entendue avec son grand homme. Mais aussi que d'observations, que je trouve singulièrement médiocres ! : « Liova (1) est étonnant. Tout lui est indifférent » p.122. Et page 90 : « Dire qu'il y a des gens qui passent leur vie dans la solitude ! »

Mille affections,

Alice

(1) **Liova** est le diminutif de son mari, le comte Lev (Léon) Tolstoï.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 20 février 1949

Rilet, il faut m'excuser de vous avoir si malencontreusement dérangé hier. Vous faisiez l'amour... (1). Mais il faut vous mettre à ma place. Je vis dans un monde où il n'y a que vous et moi, où nous nous aimons, (ce qui n'est pas si faux !) et autour de nous, le désert.

Alors constater que pendant que j'avais mis le couvert pour vous, que je vous attendais, vous, pendant ce temps, vous faisiez l'amour... Enfin, j'étais d'abord stupéfaite, comme si la réalité apparaissait dans toute sa nudité (aussi sa grossièreté,) au milieu d'un monde de chimères et d'amour. Ensuite, j'étais contente. Contentée pour vous, contentée que vous faisiez l'amour et que vous étiez content.

-585-

N'importe, me voilà bien empoisonnée. L'occasion de passer une soirée délicieuse avec vous (sans amour !) ne se produira probablement pas de sitôt.

Et puis, il y a aussi autre chose, Rilet. Je voulais vous dire que Corrêa n'a pas voulu prendre mon bouquin, qu'il trouve que le sujet ne rentre pas dans son programme d'éditions, et que là aussi, je suis empoisonnée. Quoi faire ? Si vous étiez venu, je vous aurais demandé conseil : à qui m'adresser ?

Je suis fatiguée de courir les maisons d'édition sans résultat et mon manuscrit dort maintenant dans mon armoire. Albin Michel demande un délai d'un an ½ pour l'édition et je ne veux pas attendre un an ½. D'autre part, ce livre qui ne paraît pas, me bloque toute possibilité d'inspiration pour le prochain. J'aurais besoin d'être commentée, discutée.

Triste vie, on n'a pas ce qu'on désire. Mais peut-être viendrez-vous au secours de votre amie !

Affectueusement à vous, Rilet,

Alice

Note (1) : Montherlant gamin cruel, moqueur ou farceur ? Veut-il la choquer ? Ou est-il sadique, grossier, exaspéré ? Elle fait semblant de prendre cela au premier degré pour rendre plus risible la répartie de Montherlant et elle, plus ridicule, suite à l'« oubli » de Montherlant.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 5 mars 1949

Rilet chéri,

J'ai eu une grande joie cette semaine : l'acquittement d'Epting. Mes parents aussi poussent un « ouf » car étant perpétuellement à divaguer autour de la prison, je constituais pour toute la famille un danger public. Il paraît que « j'en fais trop » pour mes amis mais peut-on jamais en faire trop ?

Figurez-vous que je n'avais même pas lu le journal ce jour-là et que j'ignorais par conséquent qu'il était jugé. C'est Paulhan qui m'a alertée par téléphone. Il a témoigné pour Epting mais je crois, surtout par amitié pour moi. Cela était évidemment plus précieux que mon propre témoignage où je n'aurais pu que me compromettre, mais pas servi à Epting.

Enfin, le voilà libre. Il tenait tellement à cet acquittement que je suppose qu'il veut reprendre son activité : faire la liaison entre les écrivains français et l'Allemagne. Pourvu qu'il ne traduise pas mes chefs-d'œuvre mais il faudrait d'abord qu'ils soient imprimés !

Je vous téléphonerai mercredi prochain ; je suppose que le mercredi, c'est le jour où vous ne faites pas l'amour. Et d'ailleurs pourquoi Rilet ne pas le faire avec moi ? N'avez-vous pas droit à une épouse ? Et moi à un époux ? Nous ne risquerions au moins pas la déception.

A vous Rilet chéri, bien amicalement.

Alice

ooo

-586-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 10 mars 1949

Rilet chéri,

Si ça ne vous fait rien, nous nous verrons un peu plus tard. Vous savez que vos prestiges croissent dans l'absence. Et puis, à dire vrai, je voudrais que l'anniversaire de vos 53 ans soit un peu plus rapproché pour que nous ayons le prétexte de reboire du champagne.

Vous êtes extraordinairement caressant et délicieux quand vous avez bu du champagne. Je ne l'oublie pas.

Côté œuvre : j'écris maintenant une morale « *Esquisse d'une morale sans mensonge* » et qui fera suite à mon « *Journal d'une Liberté* ». Ainsi le livre serait un peu plus gros, 200 pages peut-être au lieu de 100.

Le « mensonge » vous le devinez c'est le Devoir. Mais il me faudrait absolument une Revue. Je ne vois que la « Table Ronde » qui pourrait me convenir mais Thierry Maulnier ne m'a pas encore répondu. Comme il est difficile de faire son chemin ! Mais c'est encore beau que j'aie la possibilité d'essayer.

Voilà Rilet. Papa a eu 76 ans lundi et il continue à fabriquer des meubles de bois en sculptant dessus des fleurs et des épis de blé. Quant à Maman, après avoir été le poison ambulant pendant toute sa vie, elle commence (sauf en ce qui vous concerne...) à devenir presque aimable. (1)

Affectueusement, Rilet chéri, je vous téléphonerai donc pour espacer nos rencontres, non pas lundi prochain mais le lundi d'après,

Alice.

Il y a une boîte de lait en poudre sur votre carte d'alimentation. N'oubliez pas de la toucher. Vous avez besoin de lait.

Ci-joint Maman (avec l'ombrelle) et moi dans le jardin de Nice avant la dernière guerre (2).

Note (1) : Mme Poirier, un « poison ambulant » selon sa fille Alice, n'a jamais pardonné Montherlant d'avoir pris certains traits d'Alice pour écrire *Les Jeunes Filles*. Elle le traitait de Landru !

(2) Cette photo ne figure pas au dossier de cette Correspondance AP-M.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 23 avril 49

Rilet chéri,

J'ai lu votre « *Etoile du Soir* » (1) dans la Table Ronde, et que j'ai bien aimée. Votre tendresse, votre éloignement du monde, votre mépris de l'argent... Peut-être ne vous moquerez-vous pas de moi si je vous dis que je connais bien ça, moi aussi. Il suffit d'ailleurs d'aimer pour le connaître.

-587-

Tendresse, éloignement du monde, mépris de l'argent... qu'est-ce que ça donnerait si nous nous mariions ? La même chose je crois, mais en plus fort. J'ai d'ailleurs perpétré pour vous ce que j'appellerais un « suicide par amour ». Plus profond je crois qu'un suicide réel qui vient toujours plus ou moins d'un désir de vengeance. Je vous aimais. Et je savais en même temps que tant que vous vivriez, je ne pourrais jamais en épouser un autre. Comme ma vie était dénuée de tout souci grossier, j'ai pu réaliser ce qui était en moi. C'est tout. Mais c'est l'amour Rilet, et vous auriez tort de croire que vous n'avez pas été aimé.

(Quant à moi, je n'ai jamais douté (pas une seconde !) que vous compreniez tout cela dans le meilleur de vous et que vous y répondiez.)

J'ai suivi votre conseil et porté à Grasset mon « *Journal d'une Liberté* », cela il y a 4 semaines ; je n'ai pas encore sa réponse. J'écris maintenant une « *Esquisse de Morale sans Mensonge* ».

Voilà Rilet. Téléphonez-moi (de préférence à 9-10 heures du matin ou à midi-15 heures) quand nous pourrons nous voir.

Amicalement,

Alice

Note (1) : *L'Etoile du soir*, de Montherlant, en un volume qui paraîtra chez Henri Lefebvre, Paris 1949, 129 p. sous couverture rempliée, lithographies de Goor [11 textes écrits entre 1942 et 1945]. contiendra notamment 5 articles repris dans *Textes sous une Occupation* (1953) : "Les zanfandeyzécols" (1942), pp. 99-107, "Comme les hindous qui, vers l'âge de cinquante ans, se retirent dans les forêts..." (1943), pp. 169-175, "Travail" (1943), pp. 213-230, "Les maisons dispersées" (décembre 1943), pp. 231-236, et "Le cinquième hiver" (février 1944), pp. 237-245. éd. originale et tirage limité à 12 + 100 + 1000 exemplaires numérotés.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 7 mai 49

Rilet chéri,

Absolument affolée de ce que vous m'avez dit ce matin. Il est sûr et mille fois sûr que je me refuse à devenir la proie des publications dont vous parlez. Non. Non. Et non. Je n'ai d'ailleurs pas mérité cela. Une vie pure et entièrement consacrée à l'amour de Dieu et à l'amour de mes amis...

Quoi faire pour éviter cela avant qu'il ne soit trop tard ? Dois-je écrire des lettres « préventives » à *Samedi-Soir* et *France-Dimanche* pour les menacer, si jamais ils parlent de moi, (on sait comment ils parlent des gens !), de procès en diffamation ? Mieux vaut avant qu'après ?

Vous me comprenez bien, Rilet chéri, je ne veux absolument pas qu'on raconte que j'ai pu servir de modèle à une quelconque héroïne de vos livres. Cela regarde vous, vos droits légitimes d'écrivain, et cela regarde moi, l'affection amicale qui fait que je suis heureuse de vous servir à quelque chose si je le peux.

-588-

Mais cela ne regarde personne d'autre. Je ne tolérerai évidemment pas qu'on imprime « Andrée Hacquebaut, c'est A. P. ». Impossible. Impossible. Mon seul désir, vous le connaissez Rilet. C'est d'être connue pour un talent. Et c'est de vous rendre heureux, si vous le voulez bien, en vous épousant.

Je n'ai d'autre désir et moins que tous, le désir de la publicité scandaleuse.

Ah ! Venez à mon secours, fût-ce en m'épousant et en me prenant sous votre protection. Et en tous cas, merci et merci mille fois de m'avoir mise en garde. Vous êtes un bon ami.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 24 mai 49

Rilet chéri,

Je suis stupéfaite que la critique puisse avoir de l'influence, non sur votre humeur, ce que je comprendrais, mais sur l'idée que vous pouvez vous faire de vous-même, sur votre œuvre.

Encore une preuve que l'intelligence, chez vous, n'atteint pas, et de beaucoup, le génie créateur (ce que j'ai toujours cru).

(En d'autres termes, il vous arrive de saisir par le génie, par la force du sentiment, ce que vous êtes bien incapable de saisir par l'intelligence.)

La critique a des raisons suffisantes dans la jalousie, dans l'exaspération à l'égard d'une gloire toujours croissante. Depuis des années, vous volez de triomphes en triomphes. C'est la réaction obligée.

Mais que la chose puisse obscurcir votre intelligence, puisse vous faire croire à vous-même que « Demain il fera jour » ce n'est pas si bien que ça, alors c'est un comble !

Je vous le redis, Rilet, et de la manière la plus catégorique, prête à mettre sur cette opinion ma main au feu (moi qui pourtant était assez fraîche sur *Santiago* et sur la *Reine Morte...*), je vous le redis, « *Fils de Personne* » est ce que vous avez écrit de meilleur pour la scène, et « *Demain il fera jour* » en est la conclusion nécessaire et magnifique. Tout est vrai dans cette histoire, aucune discordance, aucun mot qui ne serait le naturel même, puisé comme aux sources de la vie. J'ai admiré entre autres choses cette souffrance de la mère qui suit pas à pas celle du père tout en étant entièrement différente d'elle, méconnue par la souffrance du père (et pourtant également justifiée !)

Oui, vous avez saisi par le cœur, par l'instinct, ce que vous êtes bien incapable de comprendre par votre cerveau. C'est écrit, comme la mère fait son enfant, comme l'arbre pousse sa graine et c'est pourquoi c'est si beau.

Ah Rilet, pourquoi croyez-vous des imbéciles et des envieux plutôt que moi ? Pourquoi doutez-vous de vous-même ? Dix ans ne se passeront pas sans qu'on ait vu la beauté extraordinaire de cette œuvre.

A vous, Alice

(\*) Un critique intelligent et équitable : François de Roux (1) dans le *Figaro Littéraire*.

Note (1) : François de Roux, né le 7 mars 1897 à Aix-en-Provence et mort le 17 juillet 1954 à Paris, est un écrivain français, lauréat du prix Renaudot en 1935.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi midi 26 mai 49

Rilet,

Indignée du premier article que je lis sur votre pièce (dans l'« Aurore » !)

Quel crétin ! Il n'a rien compris. Il s'imagine que ce père aime son fils après l'avoir tué. Mais il l'aimait de tout temps, et c'est de l'avoir tué qui lui révèle son amour. Voilà le drame. Sans cela, il n'y a pas de drame.

Cet amour du père se manifeste dans « *Fils de Personne* » par son exigence, par sa réclamation d'une valeur. Il ne veut pas – et il ne le veut pas « par amour » – que son fils soit médiocre. Et dans « *Demain il fera jour* » voilà que cet amour – qui était toujours là, bien que nié, bien que rejeté – se manifeste par la mort du fils.

La seconde œuvre (*Demain il fera jour*, nldr) est la suite et la conclusion « nécessaire » de la première. Le plus magnifique drame d'amour – le vrai amour, sans qu'il soit question de sexe. Ah ! merci encore.

Rilet, j'ai un aveu à vous faire. Je vous croyais « vidé » ; je croyais que votre œuvre était « derrière » vous, et c'est pourquoi je n'ai pas répondu à l'enquête de « *Carrefour* ». Mais je vois – avec quel bonheur ! – que je me suis trompée. Vous n'êtes pas du tout « vidé ». Et le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, que vous allez écrire demain, et dont je vous parlerai en vous voyant, est encore devant vous. Mais pour le moment je suis là, à vos côtés, l'épée à la main, pour défendre *Demain il fera jour* et pour proclamer que c'est ce que vous avez écrit, pour le théâtre, de plus beau.

Je souhaite que les critiques ne soient pas tous aussi idiots que celui de l'Aurore. Mais de toutes façons, vous m'avez moi à redire partout que vous avez produit un éblouissant chef-d'œuvre.

Si vous ne m'écrivez pas d'ici là, je vous téléphonerai lundi et nous nous verrons si vous avez le temps. Il me semble que j'ai encore mille choses à vous dire sur cette œuvre – et sur celle, le chef d'œuvre des chefs-d'œuvre, qui va suivre !

Mille affections,

Alice

ooo

-590-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 2 juin 49

Rilet chéri,

Je pense écrire le brouillon de l'article : la querelle de « Demain il fera jour », mardi et mercredi, dès que j'aurai pris connaissance des textes.

Nous pourrions donc nous voir, si vous le voulez bien, jeudi prochain. Retenez déjà ce jeudi 9 vers 6 heures. (Je vous téléphonerai d'ailleurs avant.)

Peut-être me permettrez-vous de garder les épreuves un peu plus longtemps que les articles de critique. Mais surtout n'oubliez pas votre propre article dans « Carrefour » qui est le plus mauvais de tous.

J'ai passé vendredi dernier chez Grasset pour lui demander des nouvelles de mon manuscrit, déposé le 24 mars. Mais il paraît que Grasset est en clinique et que c'est à lui que sont soumis directement les projets des « Cahiers Verts ».

Affectueusement à vous et à bientôt ! Rilet chéri.

Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

5 juin 1949

Il manque une ou deux pages dans les épreuves, de la postface et de l'article qui le suit. Mais c'est sans grande importance.

Je vous rappelle que je suis obligé d'avoir ces articles demain lundi soir, car ils sont en ce moment entre les mains de quelqu'un, à qui je les ai repris pour 24 h.

Puisque vous allez les lire, voulez-vous mettre de côté, en me les rendant, de façon que je les trouve tout de suite, ceux dans lesquels on se moque du « couplet » sur la lune et les étoiles. Il y en a trois ou quatre.

Je voudrais signaler ces articles à la personne qui écrit sur cette pièce en ce moment.

A vous,

M.

oooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Solstice de juin 1949

Rilet chéri,

L'article a paru hier et j'en suis enchantée ! Comme cela rachète les quelques lignes stupides de « Match » où l'on essaye de me faire prendre pour une imbécile (que je ne suis pas !).

Merci Rilet mille fois d'avoir ainsi, par quelques coupures intelligentes, rendu mon article si profond, et si beau. Je pense avec plaisir que je dois cela à vous, que j'ai en quelque sorte « besoin de vous » pour faire ressortir ce qu'il y a en moi de beau et de rare. Et dire que vous ne voulez pas devenir mon époux ! Mais ne songez-vous donc pas à la femme merveilleuse que vous feriez de moi ! J'ai toutes les dispositions, mais encore une fois, c'est vous, très cher, bien-aimé, qui me manquez.

Et vous-même, Rilet, quel aveuglement de ne vous être pas aperçu (depuis 22 ans !) que vous aimiez ; que vous étiez tout pénétré d'amour ! Encore heureux que vous soyez tombé sur quelqu'un de bonne qualité car je persiste à croire que, sans cela, ce reniement systématique de l'amour eût pu vous coûter cher.

Mais il s'agit maintenant de ceci, Rilet : il faut absolument que *Demain il fera jour* après avoir été un four devienne un triomphe. Je l'ai décidé ainsi. Je vous conseille donc vivement de dire partout (au besoin d'écrire...) qu'il n'y a que moi, Alice Poirier, qui ait compris *Demain il fera jour*. Moi seule, et que même vous, le sublime auteur, vous n'y aviez rien compris. Peut-être nous verrons-nous la semaine prochaine. Je vous téléphonerai lundi.

Enthousiastes affections,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche, 10 juillet 1949

Rilet chéri,

Je vous propose ceci mais vous ferez selon votre plaisir.

Si nous nous voyons encore en juillet, arrangeons-nous pour que ce soit un jeudi (le jeudi 21 ! la première de *Pasiphaé* !) et venez avec moi annoncer à Gallimard vos fiançailles, ou bien alors disons-le ensemble à un de vos amis.

Nous nous aimons, ça me paraît évident, prouvé par les années et ce serait d'ailleurs une source splendide d'inspiration pour vous.

(Je songe aussi au mensonge répugnant de Match qui a imprimé que vous ne m'aviez jamais vue...)

A vous de faire ce qui vous plaît, Rilet. Nous sommes amis, mais nous pouvons faire que cette amitié brille de mille feux nouveaux, infiniment précieux pour l'œuvre.

Soyez le candidat nageur qui se jette à l'eau. Il ne le regrette jamais – ou plutôt il regrette de ne l'avoir pas fait vingt ans plus tôt

(En rentrant à la maison, j'ai vu quelqu'un qui avait le même veston d'été que vous. Mais il avait un pantalon assorti. J'aimais mieux ce pantalon que vous aviez. Seulement, je n'aimais guère votre col de chemise. Une chemise bleue à revers, ce ne serait pas mieux ?)

-592-

A vous, Rilet, bien amicalement. Je vous téléphonerai un de ces jours. Mon ami Bret m'écrit que vous êtes à Pampelune et que vous arrivez le 21 à Avignon pour la 1<sup>ère</sup> de *Pasiphaé*.

Relu *Pasiphaé*. Ah, comme j'aime mieux *Fils de Personne* et *Demain il fera jour* ! Quel progrès vers la simplicité et vers le style entièrement dépouillé !

Affections,

votre

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi midi 14 juillet 1949

Rilet chéri,

Enchantée que vous n'alliez pas en Espagne (sans moi). Quant à nous, nous ne partons pas avant la fin du mois.

Mon ami Jean Bret (de Montpellier !) m'envoie, indigné, le paragraphe « Match » me concernant. Il paraît que c'est une « ordure ». Je l'ai évidemment calmé en lui disant que vous n'y étiez pour rien, que vous n'aviez pas prononcé mon nom au cours de l'interview. Enfin, heureusement que ma chère mère ne l'a pas vu !

Merci pour la dédicace que j'ai beaucoup aimée. J'ai bien reçu la semaine dernière les billets pour le « Maître de Santiago » et je vous en remercie. Comme je n'ai pas la permission de sortir le soir, (Maman craint les gangsters dans ce lointain Neuilly !) j'ai envoyé mes amis Saby célébrer votre culte à ma place. Il paraît que l'actrice qui joue la jeune fille est bien moins bonne que ne l'était la femme de Pierre Bourdan (1).

Alors, à la semaine prochaine, Rilet aimé. J'aimerais jeudi car c'est le jour de réunions dans le jardin chez Gallimard et que (si vous l'aviez voulu) nous aurions pu leur annoncer vos fiançailles (les fiançailles ne sont pas le mariage...)

D'ailleurs, question mariage, si vous vivait, jamais je n'en épouserais un autre que vous-même, par contre, le système « 2 mois de bonheur » tient toujours. Je veux dire que ça me suffirait de vous épouser deux mois avant ma mort ou 2 mois avant la vôtre. Mais quand mourrez-vous ? Beaucoup d'hommes meurent entre 50 et 60 et la perspective d'un « mariage in extremis » est, cela va sans dire, repoussée avec horreur. Je me moque de porter votre nom. Ce que je veux, ce sont les 2 mois de bonheur avec vous.

Mille affections,

Votre Alice.

Note (1) : **Pierre Bourdan** (de son vrai nom Pierre Maillaud) est un journaliste et un homme politique français, né le 13 mai 1909 à Perpignan (Pyrénées-Orientales) et mort le 15 juillet 1948 au large du Cap Nègre (Var). À la Libération, Pierre Bourdan collabore au *Figaro* et à *Bref*. Député UDSR de 1945 à 1948, il représente la Creuse à la Première Assemblée nationale constituante puis la Seine dans la Deuxième et à l'Assemblée nationale. Il est **ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres, chargé des services de l'information dans le gouvernement Paul Ramadier du 22 janvier au 22 octobre 1947.**

À ce titre, on peut considérer qu'il est le ministre de la culture "créateur" du festival d'Avignon. Il élabore un projet de loi sur le statut de la presse, plaide pour la suppression de « l'autorisation préalable » qui régissait la presse. Dans le domaine des arts et des lettres, il institue l'aide à la première pièce, en faveur des auteurs dramatiques. Il meurt en mer lors d'une sortie en voilier au large du Lavandou, dans le Var, le 15 juillet 1948. Ses obsèques sont célébrées le 7 août 1948 au temple de l'Oratoire, à Paris. François Mitterrand prononce son oraison funèbre au cimetière du Montparnasse. Il est inhumé au cimetière de Marly le Roi.



Pierre Bourdan (1909-1948) et son chien Timour  
ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 18 juillet 1949

Enchantée, Rilet chéri, que vous vouliez bien lire mon Journal d'une liberté. Je vous remercie chaleureusement.

Vous savez que je suis sur ce travail depuis la Libération. Je l'ai bien récrit 15 fois en quatre ans mais le texte que je vous donne aujourd'hui est définitif. Je crois (modestement) que j'ai écrit un chef d'œuvre, que c'est ce qui a été écrit de plus beau depuis *Demain il fera jour*. Mais pour que je le croie vraiment, il faut que vous me le disiez.

Je suis certaine que vous comprendrez. Le début est peut-être un peu ardu mais cela coule rapidement dans la morale et cela devient alors lumineux.

Ça me paraît meilleur (et surtout plus comestible) que Sartre.

Enfin, je brûle de connaître votre opinion. Paulhan n'a pas du tout le même tempérament que moi. Et je trouve bien sûr exaspérant qu'il pousse la farce du « lettrisme » alors que moi, qui ai un talent beau et fort, il me laisse froidement attendre.

Je ne sais s'il publiera la totalité de mon *Journal* dans ses Cahiers de la Pléiade ou seulement des extraits. Mais il a promis. (Toutefois, ce doute perpétuel : je suis la simplicité et la force, alors que ces gens sont tarabiscotés au possible...)

A vous Rilet, bien amicalement. Vous aurez mon manuscrit mercredi après-midi. Je le reprendrai en septembre, à mon retour (nous partons probablement mardi ou mercredi de la semaine prochaine).

Alice.

lundi midi

(suite...)

Rilet, je rouvre ma lettre pour vous dire que je joins au manuscrit la dernière lettre de Jean Blanzat (1). Lisez-la.

Et puis ceci aussi. Nous cherchions un moyen pour me rendre célèbre sans me salir. (Ce que je ne ferais en aucun cas. J'aime mieux dans ces conditions, la gloire posthume...)

Eh bien ! Il y a un moyen bien simple, comment n'y avons-nous pas songé ? Vous n'avez qu'à faire de moi votre femme. Il n'y a aucune raison pour qu'Elsa Triolet ait été rendue célèbre par Aragon, Simone de Beauvoir par Sartre, et que vous, vous ne me rendiez pas, de cette agréable manière, célèbre. Vous êtes plus grand que Sartre et Aragon réunis, et j'ai plus de talent que Simone de Beauvoir et Elsa Triolet réunies. Enfin, voyez mon livre et vous jugerez. Il y a là une possibilité merveilleuse d'activité pour vous.

ooo

Note (1) : **Jean Blanzat**, né le 6 janvier 1906 à Doms, Haute-Vienne, et décédé en 1977, est un romancier français, **membre de la Résistance**. Après des débuts littéraires remarquables dans la revue *Europe* en 1929 dans laquelle il publie son premier récit en 1930, *Enfance*, Jean Blanzat publie son premier roman, *À moi-même ennemi* aux éditions Grasset. Résistant au sein du Groupe du musée de l'Homme, Jean Blanzat est l'un des premiers membres du **Comité national des écrivains, aux côtés de Jean Paulhan**. Durant l'Occupation, il poursuit son activité romanesque et reçoit en juin 1942 le Grand prix du roman de l'Académie française pour *L'Orage du matin* grâce au soutien actif et engagé de Georges Duhamel, nouvellement élu secrétaire perpétuel, et de son ami François Mauriac qui par ce choix font acte de défi au pouvoir en place. À la Libération, Jean Blanzat devient directeur littéraire des Éditions **Grasset** (1945-1953). Il est ensuite membre du comité de lecture chez Gallimard et rédige par ailleurs une chronique littéraire au *Figaro* (1946-1960). Il obtient encore le Prix Fémina pour son roman *Le Faussaire* (1964). Il meurt en 1977. La lettre de Jean Blanzat **ne se retrouve pas** dans le dossier Correspondance Alice Poirier.



Jean Blanzat (1906-1977)

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 24 juillet 1949

Rilet chéri,

Nous ne sommes pas encore partis et nous ne partons en aucun cas avant le 28. Je vous téléphonerai quand je saurai. Nous verrons-nous encore avant ? Peut-être pas.

Vous et Paulhan, vous avez mon manuscrit depuis mercredi dernier. De Paulhan j'attends (comme il me l'a promis), qu'il en publie tout ou partie dans ses *Cahiers de la Pléiade*.

De vous, j'attends... l'emballement devant une Morale que vous comprendrez certainement, et qui tout de même dépasse un peu la morale de Simone de Beauvoir.

Au fond, je crois mériter cette célébrité dont j'ai fait le plus haut but de ma vie. Mais cette célébrité « méritée » je ne peux évidemment pas la donner à moi-même. C'est à vous et à Paulhan de faire (si vous le jugez bon !) le nécessaire.

Un article de vous, intelligent et emballé, ou mieux encore, votre mariage avec moi, pour cause d'admiration, (« Je n'aime que ce que j'admire ! » : notre double cri) me rendrait immédiatement célèbre.

Sans cela... eh bien ! la gloire posthume, que je préfère encore de beaucoup à la résignation ou à la médiocrité. Quant à me « salir » pour être célèbre, vous me connaissez : certainement pas ! Ma gloire doit être une gloire propre.

Pourrions-nous nous épouser parce que j'admire votre génie et parce que, peut-être vous admirez le mien ? Et pourquoi pas ? Ce serait magnifique au contraire et nous nous permettrions, moi la petite de 15 pour vous, et vous Paulhan pour moi. (Je crois « désirer » P. plus que vous, c'est vrai.)

Amicalement,

Alice

P.S. Je crois avoir aimé la gloire plus que tout dans ma vie, mais elle se confondait avec vous. Elle se confondait avec ce rêve immuable : vous atteindre.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Berne, 31 juillet 1949

Rilet chéri,

J'ai trouvé la campagne de Berne, si verdoyante d'habitude, bien sèche.

Nous restons ici une dizaine de jours, mes parents voulant encore faire un saut à Zürich pour voir des médecins (Papa souffre de sa prostate et Maman de sciatique).

Mais nous irons ensuite dans la montagne où mon frère nous rejoindra quelques jours au début septembre.

Quand j'aurai l'adresse de montagne, je vous l'enverrai et peut-être m'écrirez-vous à ce moment. N'ayez pas trop chaud et ne travaillez pas trop ; je veux vous garder comme ami (et peut-être comme époux...) le plus longtemps possible. J'espère d'ailleurs que je mourrai avant ; il n'y a après tout que 4 ans et 18 jours de différence entre nous deux, et le jour où je suis née, vous faisiez probablement déjà le taureau – meuh ! – sous une table. Ah ! délicieux Montherlant – en fait, et surtout délicieux et mille fois exquis – Montherlant des premières amours, des premiers emballements ! Je ne me console pas de ne pas vous avoir connu à cet âge et pourtant, je n'habitais pas bien loin de vous !

Pourquoi ne vous ai-je pas connu à 16 ans, ah, bien-aimé ? le malheur, c'est que j'ai toujours 16 ans (par le cœur) alors que vous, vous en avez maintenant 53 bien tassés. J'ai quelquefois le sentiment (pardonnez-moi), que toute une éternité nous sépare. Et pourtant je vous aime – et vous m'aimez. Et pourtant, je n'aurai pas d'autre époux que vous – ni vous d'autre épouse que moi.

J'ai lu dans le *Journal de Genève* du 30-31 juillet un article sur *Demain il fera jour*. Sympathique mais pas très nouveau d'idées.

J'ai un nouveau livre qui bourgeonne après mon « *Journal d'une liberté* » (une morale du Courage) et signe sans doute que ce *Journal*, sous sa forme définitive, doit être enfin bon.

Hôtel Bellevue

Mille affections de votre

Alice

ooo

-597-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi midi 4 août 1949

Indignée du scandale Pétain, Rilet chéri, indignée jusqu'à en verser des larmes. J'espère que vous êtes indigné comme moi. La morale sur laquelle on veut nous faire vivre se dévoile dans toute sa hideur.

C'est de la saleté, cette morale, puisque ça aboutit, chez un être de bonne qualité, à ce vomissement.

Avait-on raison de condamner Pétain ? On avait tort. Et voilà que la chose apparaît en pleine lumière. Et du même coup le déni de justice, le crime, abominable et hideux.

Je pars samedi soir, par le train de la nuit. J'aurais aimé encore vous téléphoner mais le bruit de l'appareil est bien indiscret et vous avez sans doute à faire.

Toujours convaincue que si vous n'avez pas encore le projet net et précis de m'épouser, vous en avez du moins la « tentation », et « pour cause de valeur ».

« Pour cause de valeur », oui, et voici que volent dans mon souvenir les poèmes des Olympiques : « O valeur ! O meilleure que les autres ! ... Dans mes bras, la coupeuse de vent ! ... » Ah ! me direz-vous un jour ces belles paroles, plus belles à mon cœur et cent fois plus belles, que le seraient des fadaises sentimentales ?

Être aimée non pour son visage, ni pour ses toilettes, mais parce qu'on est admirée...

(Et dans mon cœur même, l'amour pour vous n'est-il pas plus puissant que l'amour pour P. ?)

Rilet chéri, si vous le voulez bien, avançons d'un centimètre sur le chemin du mariage : la prochaine fois que vous m'écrirez (fin août, quand je vous aurai dit mon adresse d'Arosa,) eh bien ! tutoyez-moi !

A vous, Rilet chéri. Ce « tu » me ferait plaisir, vraiment.

Alice.

P.S. N'oubliez pas de lire mon bouquin, mais quand il fera moins chaud ! Fin août.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

8-8-49

Hotel Bellevue Palace Berne

Rilet chéri,

Je songe à vous avec amour. Vous n'êtes peut-être pas mon rêve sexuel (et je suis encore moins le vôtre !) mais vous êtes mieux que cela : vous êtes l'Époux.

L'Époux : celui avec qui on s'entend parfaitement et qui permet tout, (même l'amant). Or je ne vois que vous comme époux pour moi. Éternellement vous.

Nous partons demain pour Arosa et je vous enverrai dans quelques jours une carte avec mon adresse. Vous aviez promis d'écrire à la fin du mois. Ne vous reposerez-vous pas quelques jours à la campagne ? Vous voyez, Gide a fait la roue à Avignon. Mais vous, vous n'y êtes pas allé. J'aime vous savoir différent de Gide, différent de tous. Si austère, au fond...

Rilet, si nous étions mariés, on ne nous verrait ni aux fêtes ni nulle part. Clos étroitement dans notre solitude mais lâchant de temps en temps des œuvres de génie, ces étoiles filantes.

P. m'a déjà écrit, une de ces lettres douces-amères, comme il en a le secret. Pétain, il s'en fout, c'est bien ce que je craignais.

Il n'y a d'ailleurs aucune idée, aucun sentiment de communs entre lui et moi. Seulement ce désir (et probablement surtout de mon côté).

Saviez-vous qu'il a déjà 5 petits-enfants (de ses 2 fils) ? Un beau résultat pour une pédérastie présumée !

A vous Rilet, bien amicalement.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Arosa, Hôtel Seehof  
10-8-49

Rilet chéri, il fait froid et il pleut. Je rêve à l'Italie. A l'Italie avec vous comme époux.

C'est drôle, je voudrais bien de P. pour amant, mais je ne le voudrais que de votre main à vous, par suite de votre permission à vous. Traduisons : c'est donc que je tiens plus à l'affection pure pour un époux, qu'à la jouissance sensuelle. Mais alors, nous devrions nous marier.

Je pense que lorsque des gens (jeunes) se marient, c'est qu'ils sont poussés à cet acte par leur famille. Or, notre famille est discrète sur ce point : la vôtre, comme la mienne. Résultat : nous ne nous marions pas. C'est qu'il n'est pas si facile que cela d'« aller au taureau », ou réciproquement.

(Comment peut-on « faire l'amour » (1), Rilet chéri ? Je suppose qu'il faudrait d'abord boire beaucoup de champagne, et ne plus savoir très bien ce qu'on fait.)

Dites-moi si vous avez un désir de Suisse. Je ne sais pas ce que je pourrais vous rapporter.

Il me semble que j'aurais encore des choses à dire sur la liberté et je réfléchis, mais la gloire posthume est-elle mon seul avenir ? Pourquoi Simone de Beauvoir qui a beaucoup moins d'originalité que moi dans les idées, est-elle connue, et moi pas ?

(C'est vrai que vous me l'avez expliqué : je ne suis pas faite pour organiser, au détriment de mon âme, une publicité.)

-599-

Il fait tellement brumeux et froid que nous ne resterons peut-être pas toutes les vacances ici ; Maman qui grelotte songe à les terminer dans la Suisse italienne.

L'air est excellent et il y a des sanatoriums partout ; l'un d'eux dont la façade surplombe l'hôte, vous contemple quand vous êtes occupé dans les cabinets ! je pense que c'est une distraction appréciée pour les malades. Mais tout cela m'intéresse peu : j'ai des poumons excellents.

Affectueusement à vous, Rilet chéri, je pense que vous continuez à rôtir à Paris et j'aimerais vous envoyer un peu de cette fraîcheur.

Alice

Note (1) : Alice a 49 ans !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Hôtel Seehof, Arosa  
12-8-49

Rilet chéri,

Peut-être ne m'avez-vous pas encore écrit ; j'aimerais tant connaître votre réponse dans « *Hommes et monde* » sur la question : l'amour est-il un mode de connaissance ?

Bien entendu, « *Hommes et monde* » n'arrive pas jusqu'à Arosa ; c'est à peine si on y reçoit le « *Figaro* » et « *Carrefour* ».

Il fait un temps infect et nous n'avons pu faire encore aucune excursion, Papa et moi. De la pluie, de la neige, et 5 au-dessus de zéro à midi. Vous pensez ce que peut être la montagne, à 1800 mètres, dans ces conditions.

Heureusement que je ne m'ennuie jamais et même quand il pleut : cette liberté est inépuisable et je puis bien encore en tirer la matière à méditer pour un ou plusieurs bouquins.

Il y a beaucoup de sapins dans le pays et à l'intérieur des bois de sapins, beaucoup d'écureuils. Ils sont comme apprivoisés, mangent dans la main avec leurs petites pattes froides, etc. Quelles ravissantes bestioles, encore plus jolies que les chats !

J'espère que vous aimez les écureuils mais il paraît qu'en France on les mange ! Alors ils se méfient. Ici, on voit dans la forêt un attroupement de 20 personnes la main tendue : fier et digne, l'écureuil « choisit » parmi ceux qui le sollicitent.

Voilà, Rilet chéri, pourvu que vous alliez bien ! J'aimais votre image dans « *Carrefour* », délicieusement jeune et beau. O époux espéré ! O miel de mon cœur !

Mille affections,

Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

12 août 1949

Chère Mademoiselle et amie,

Voici ma lettre annuelle.

Vos expéditions estivales en Suisse vous servent au moins à recevoir de moi cette lettre annuelle.

Mais comme c'est bien fait d'avoir froid et pluie ! Comme cela m'amuse, tous ces agités qui croient qu'il faut s'absenter l'été (les employés, eux, ils ne peuvent faire autrement. Mais les riches !), et qui, où ils vont, sont bien plus mal que chez eux !

Moi, je pars dans huit jours jusqu'au 10 septembre voir tuer des taureaux dans le Midi. Mais, faisant cela, je sais parfaitement que ce que je vais chercher est quelque chose qui me plaît.

Ne me rapportez rien de Suisse. Mais seulement, quand vous viendrez, cette toute petite bouteille de champagne qui vous donne le courage de vous jeter à mes pieds.

Amicalement

M.

Il fait très bon ici : 15° à 18°

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Hôtel Seehof, Arosa 15-8-49

Rilet chéri et Epoux espéré !

Merci pour la lettre annuelle : elle m'a fait plaisir. Y joindrez-vous une petite carte de ce Midi où vous avez dédaigné les fêtes d'Avignon mais où vous allez voir tuer les taureaux ?

(Pourquoi tuer ? j'aimerais mieux que vous leur caressiez le front, ou que vous posiez votre visage aimé contre leur museau frais.)

Entendu pour la petite bouteille de champagne, mais pourquoi dites-vous que je me suis jetée à vos pieds ? Je crois me souvenir que c'est, au contraire, vous qui vous êtes approché, et qui êtes devenu brusquement tendre.

Je pense à vous, à tout ce que nous nous permettrions réciproquement si nous étions époux. Les taureaux pour vous ! La petite de 16 pour vous ! Et P. pour moi, peut-être... Et pour nous deux, tout ce que nous aimons et tout ce que nous détestons ensemble (et c'est beaucoup, je crois !)

Je ne crois pas que, abstraction faite de me savoir loin de vous – je sois tellement plus mal en Suisse qu'à la maison ; ennui de devoir m'habiller pour le déjeuner et pour le dîner, certes, mais pas de légumes à éplucher, pas de lessive à laquelle je dois participer, pas d'araignées à pouchasser sur les plafonds du salon – par conséquent plus de temps à consacrer à mes écrits.

Je me rends compte de ce que je cherche avec tant d'obstination, Rilet chéri. Je voudrais une méthode pour faire réussir les futurs Hitler ; oui, c'est bien cela que je cherche, et la difficulté de faire prendre mes écrits par la N.R.F. s'explique du même coup. Ah, c'est que la liberté est pour moi bien autre chose qu'un égalitarisme infect, mais sans doute n'avez-vous pas encore lu mon manuscrit.

Il fait un peu moins mauvais depuis hier. J'ai rencontré hier, dans un cirque de rochers, et loin de tous les « estivants », une fille des montagnes, sabots cloutés et joues rouges, et qui dévalait à toute vitesse la pente, me faisant l'effet d'une sorcière. Mais la sorcière m'a peut-être sauvé la vie en me faisant remarquer que je n'avais pas de souliers à clous, et qu'il serait dangereux pour moi d'essayer de l'imiter.

Mille affections, Rilet chéri, que les taureaux vous donnent de la joie ! Mais quelle est donc votre opinion sur l'amour qui serait un mode de connaissance ? Je suis curieuse...

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Berne, le 16 sept. 1949

Rilet aimé, je vous veux comme Epoux. Notre position en face de l'amour me semble la même. Il est évident que vous me préférez à la petite de 16 bien que vous préfériez, et de beaucoup, sexuellement, la petite de 16 à moi. Et moi, de mon côté, il est évident que je vous préfère à P., bien que je préfère, et de beaucoup, sexuellement, P. à vous. Nous séparons donc, vous et moi, les deux amours, l'amour physique et l'amour vrai, mais nous mettons au-dessus l'amour vrai, nous sommes tous deux capables de sacrifier l'amour physique à l'amour vrai.

Rilet chéri, je vous dis quelque chose. Vous n'épouserez jamais la petite de 16, et vous ne l'épouserez jamais tout simplement parce que je suis là. Et de même moi, je n'épouserai jamais P., fût-il veuf, et parce que vous êtes là.

Il ne me semble y avoir qu'une conclusion intelligente à ces choses. Marions-nous et donnons-nous toute liberté. Nous ne savons pas si nous aurons encore envie de la petite de 16 et de P. une fois mariés. Mais enfin, nous laissons l'avenir ouvert. Liberté totale, je le répète. Et de toute façon, notre vie entière sera là pour témoigner que nous avons su l'un et l'autre ce que c'était que le vrai amour et que cet idéal nous avons eu tous deux la patience, l'héroïsme, de le vouloir seul, et de n'en vouloir pas d'autre.

Ô semblable à moi !

-602-

Voici donc mes pensées de Berne, et peu de jours avant mon retour. J'ai lu votre article dans *Carrefour* et j'ai bien aimé les dessins. Pour moi, je suis livrée à la grande inspiration de septembre. L'été s'est adouci et les idées viennent plus facilement. L'immortalité m'apparaît dans toute sa splendeur, mais il faudrait avant tout que mon « *Journal d'une liberté* » paraisse. Avez-vous eu le courage de le lire ? Au fond, je le répète, une « méthode » pour faire réussir les prochains Hitler, mais n'est-ce pas un peu prématuré ?

Amicalement et éternellement à Vous,

Alice

Hôtel Bellevue

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 23 sept. 49

Rilet aimé,

Si je me soucie assez peu du fait que vous allez être – ou non – de l'Académie (votre génie peut se passer de cela !) par contre, votre santé et votre bonheur me sont précieux.

J'ai l'impression (peut-être fausse) que notre mariage finira par se faire.

Mais il ne se fera évidemment pas comme conclusion à un prétendu désir que vous n'avez jamais eu et que vous n'aurez jamais ; il sera la conclusion de notre amitié. Cette amitié que vous avez mise (et que j'ai mise...) au-dessus de tout désir.

A vous donc, Rilet chéri, si vous n'avez pas téléphoné d'ici mardi, c'est moi alors qui téléphonerai.

Alice

P.S. Jean Blanzat qui s'occupe de mon manuscrit est encore très souffrant mais P. me dit de ne pas m'impatiser, ce qui me laisse l'espoir que peut-être il va le prendre.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 8 oct. 49

Rilet chéri,

Je profite de ce que je veux demander des nouvelles de votre santé à votre concierge pour laisser ce petit mot.

Je me doutais de ce contretemps : « Vendredi ! Ce serait trop beau. Paulhan et l'armée des crabes autour de lui à la N.R.F. Nous pourrions arriver là comme le rayon de soleil dans le borborygme, et leur annoncer nos fiançailles. »

Enfin, c'est remis. Remis à jamais ? J'espère tout de même que non, Rilet aimé.

J'ai appris que vous étiez candidat à l'Académie. Sans excès de satisfaction. Que croyez-vous gagner à cela ? Votre signature sera-t-elle plus belle si vous ajoutez désormais : « de l'Académie Française » ? Et toutes les servitudes que cela signifie, y avez-vous songé ?

Ah ! Rilet chéri, comme il serait plus intelligent de devenir simplement mon époux ! Et comme votre inspiration y gagnerait davantage ! Et je ne parle pas du bonheur, qui serait tout de même autre chose qu'un bonheur de vanité, un bonheur de vieillard. La fibre-vanité est donc si forte en vous que vous ayez « mordu » à cette proposition ?

Il me semble qu'à votre place j'aurais répondu : « Revenez dans quarante ans. Quand je n'aurai plus d'autre ardeur dans le sang que le désir de devenir académicien. » Mais par bonheur, vous allez être recalé. Recalé parce que les futurs confrères ne vous aiment pas, ou recalé pour vos idées politiques, peu importe...

Moi, pendant ce temps, je fais des projets. J'arrange votre appartement, en pensée, tel que je voudrais qu'il soit si vous devenez mon époux. Votre chambre : on n'y touche pas, telle quelle, et avec défense absolue d'y pénétrer. Votre antichambre avec les statues : telle quelle. Mais une salle-à-manger et une chambre pour moi. Dans ma chambre : un poêle à bois ; et vous y viendriez pour vous chauffer, pour travailler, ou pour faire l'amour, selon votre désir et quand ça vous plairait. Je ne veux pas faire le ménage, mais je m'occuperais avec plaisir du déjeuner et du dîner.

Voilà Rilet. Et c'est bien plus intéressant que l'Académie. A vous affectueusement,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 20 nov. 1949

Rilet chéri,

Toujours fâché ? Toujours persuadé que je suis « bête » ? Je vous jure pourtant qu'en fait de bêtise, vous battez tous les records ; d'ailleurs c'est une loi : plus on a de génie, plus on est bête.

Exemple : je n'ai pas mis 25 ans pour m'apercevoir que je vous aimais. Vous, il vous faut 25 ans.

Cette histoire d'Académie, ce n'est pas moi qui l'ai inventée ; c'est mon amie Yseult qui, béante (sic) d'admiration, m'en a servi la nouvelle 2 jours après mon retour de Suisse et quand j'ignorais, bien entendu, tout de cette affaire. Ma réaction immédiate : « Zut ! il va falloir que je félicite Montherlant ». Mais, au moment de vous féliciter, mon naturel est revenu et ça a abouti à une engueulade.

Vous me reprochez d'avoir cru à cette nouvelle, mais je vous renvoie à la page 37 de vos Fontaines du Désir : « Immense amant, il n'est rien de sublime qui ne lui serre la gorge, il n'est rien d'atroce dont il ne se sente le complice et le frère. »

Vous avez bien lu : il n'est rien d'atroce. Eh bien ! quand on a écrit cela, Rilet chéri, on peut se présenter à l'Académie. On en fera d'ailleurs quelque chose de magnifique. Me téléphonerez-vous un de ces jours et nous verrons-nous ? Je vous avais rapporté de Suisse une spécialité, des petits pains d'épices, mais ils doivent commencer à sérieusement être rassis.

Vous aviez aussi une petite cloche à vache que j'ai mis longtemps à vous trouver. Amicalement à vous. Sentez-vous le lien entre vous et moi, la corde puissante qui fait que jamais, jamais, et dussions-nous nous battre à mort, nous ne pourrions cesser de nous aimer ? Et dire que vous ne m'épousez pas ! Et dire – ô comble ! – que vous vous croyez, pour cela, très intelligent !

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 11 déc. 1949

Rilet chéri,

Je remplis les « trous » de votre amitié en travaillant à mon œuvre. Ce grand désir : dépasser Sartre (en philosophie !) donner une image de notre destinée qui soit plus comestible que celle que donne Sartre.

Cela ne vous emballe pas que je veuille dépasser Sartre ? L'idée qu'il vous est impossible de vaincre Sartre par vous-même, mais que vous pourriez le vaincre par moi ?

Que mon image de la liberté soit plus profonde et plus complète que celle que donne Sartre, j'en suis convaincue. Mais il faudrait que les autres en soient convaincus, il faudrait que les autres le sachent.

Et me voici qui frappe à toutes les portes. Porte-Sartre. Porte-Paulhan. Porte-vous-même. Sartre et Paulhan, qui comprennent quelque chose à mon système, pourraient faire savoir à tous que j'ai du génie mais ils ne le font pas : question d'intérêt je suppose, d'auto-défense.

Quant à vous Rilet, vous ne comprenez rien à mon système, mais vous pourriez m'épouser.

Et le résultat serait le même. Je serais mise en lumière, on lirait mon œuvre, on verrait que j'ai du génie, Sartre serait dépassé.

J'ai une consolation. La possibilité d'abord, d'écrire, les loisirs pour cela, et la certitude que cela sera de toute façon su après ma mort, que j'ai trop de talent et trop d'originalité pour que cela soit éternellement ignoré (et que d'ailleurs mes amis, à ma mort, sonneront les grandes cloches...). Mais la vie, Rilet ? N'ai-je pas droit à une petite récompense terrestre ?

En attendant, travaillons.

Au revoir Rilet, bon travail vous aussi, et bonne santé. Nous nous voyons ? Mais c'est à vous de me téléphoner.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 17 déc. 49

Rilet chéri,

Je suis mécontente – pour votre gloire – du bouquin (1) du petit Michel de Saint Pierre. C'est qu'on sent, d'un bout du livre à l'autre, qu'il a été endoctriné par vous, et je crois que ce n'est guère bon, ni pour vous ni pour lui.

Je le dis avec d'autant plus de liberté que je suis enchantée – vraiment enchantée – de la petite note sur moi. Ah Rilet, là aussi vous lui avez fait la leçon, mais comme vous savez mieux servir ma gloire que la vôtre ! La citation de Sophocle sur Eschyle m'a été droit au cœur.

Bon aussi, dans le bouquin, la page où les opinions contradictoires sont mises en regard ; j'avais déjà lu cela dans les « *Fleurs de Tarbes* » au sujet du Songe, le petit Michel s'en serait-il inspiré – sur vos conseils ?

Mauvaise, par contre, la comparaison de votre œuvre avec l'œuvre des tragiques grecs. Il faut dire cela après votre mort, Rilet ; avant, vous ferez rigoler bassement les brutes qui ne reconnaissent pas votre génie, et c'est tout. Mauvais aussi, désastreux même à mon point de vue, la copie du Programme à la fin de l'ouvrage. Il ne manquait plus que ça pour faire croire au public idiot que c'est de la Propagande sur vous-même !

J'ai écrit au petit Michel de Saint Pierre – avec plus de ménagement pourtant que je vous écris. Quelle belle chose nous ferions Rilet si nous nous associions, vous pour chanter ma gloire et moi pour chanter la vôtre ! Nous ne valons décidément rien quand il s'agit de notre propre intérêt, mais associés ! Epoux ! Voyez-moi cela ! Nous dépasserions tous les autres écrivains.

Je vous dis bonjour et je vous aime.

Encore une fois merci pour la Note exquise ! Cela rachète le désastre Mohrt dans Paris-Match !

Alice.

Note (1) : **Michel de Grosourdy de Saint Pierre**, 7<sup>e</sup> marquis de Saint Pierre (né le 12 février 1916 à Blois et mort le 19 juin 1987 à Saint-Pierre-du-Val, dans l'Eure), est un écrivain et journaliste français. Cousin de Montherlant par les barons de Courcy. Ecrivain traditionaliste chrétien. Très proche de Montherlant durant les dernières années de celui-ci. Dans un livre (**Henry de Montherlant - Lettres à Michel de Saint Pierre**) publié en 1987 chez **Albin Michel**, Michel de Saint Pierre, l'auteur des *Aristocrates*, célèbre entre 1950 et 1970, grand combattant de la foi catholique, a publié plusieurs lettres reçues de Montherlant écrites entre 1944 et 1972, dont **la dernière écrite le jour même du suicide le 21 septembre 1972.**

-606-

Voici cette lettre de Montherlant (datée du jour de son suicide) à son cousin, le marquis de Saint Pierre :

21 septembre 1972,

*Mon cher ami,*

*Vous avez bien fait de m'envoyer votre article car je ne lis plus mes Argus depuis janvier dernier. Sans votre envoi, je ne l'aurais pas connu. Je tiens beaucoup à vos deux mots : "lucidité" et "dignité".*

*Moi, quand je pense à vous, je pense toujours à "courage", sans parler du talent, bien entendu. L'alternance chez moi n'est pas un procédé voulu ni même conscient, mais seulement la vision de l'homme tel qu'il est, c'est à dire à la fois bon et mauvais, et quelquefois dans le même instant. Notre dîner aura été une de mes dernières bonnes soirées car, depuis, mes troubles de circulation se portent sur les yeux, et je reste sans voir pendant des heures et quelquefois des jours entiers.*

*Merci, mon cher ami, votre article m'a été au cœur.*

*Montherlant.*

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 29 déc. 1949

Rilet chéri,

Je ne souhaite qu'une chose pour la nouvelle année : que vous deveniez mon Epoux, que cette chose qui est dans votre cœur et dans le mien depuis toujours, enfin se réalise.

Non, je ne veux pas de P. tant que vous vivez.

Et vous, vous ne voulez pas de la petite de 16 tant que je vis.

Des pages de moi paraîtront dans les Cahiers de la Pléiade mais Paulhan qui m'aime bien et qui sait mon sentiment pour vous, voudrait me faire ce plaisir : que des pages de vous paraissent à côté des miennes dans sa Revue. Evidemment, ça me ferait plaisir. Je vous lirai mes pages quand nous nous verrons. Ce sont des orchestrations sur la liberté et le courage.

Je suis bien « née » de vous. Tout se passe comme si je ramassais le flambeau de vos mains et comme si je le portais après vous.

-607-

Enfin, vous verrez. Ces pages me paraissent très belles. Tout à fait vous par la virilité et le style droit. Et en plus de cela, quelque chose qui vous est tout à fait étranger : le caractère abstrait.

C'est par cet aspect « abstrait » de moi-même que nous pourrions battre Sartre.

A vous Rilet, tendrement et amicalement. Et à bientôt ?

Alice



Henry de Montherlant

-608-

1950  
○○○○○○

### LES 3 DERNIERES LETTRES d'HENRY de MONTHERLANT à ALICE POIRIER

○○○○○

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

19 janvier 1950

Vous êtes trop droite et de trop bonne qualité – espèce si rare – pour que je veuille avoir l'air de rompre avec vous, maintenant, de bonnes relations, si anciennes.

Je n'ai rien à vous reprocher de grave. Mais il y a, dans votre conduite, un tel aveuglement – sur tout – que j'en suis, à la lettre, exaspéré excédé.

J'ai supporté très longtemps vos extravagances ; un moment vient où je ne le peux plus.

Vous êtes dans 3 secteurs (mettons) de vous-même très intelligente. Dans le 4<sup>ème</sup>, vous êtes inintelligente.

Continuez d'évoquer, malgré tout ce que je vous ai dit, cette insanité ridicule, qui ne m'a jamais traversé seulement l'esprit. Mettez-vous ceci dans la tête : la première fois que vous ferez une allusion, fût-ce la plus lointaine, à cette insanité, c'en sera fini à jamais entre nous. Ceci n'est pas une plaisanterie.

Bons souvenirs.

M<sup>t</sup>

○○○○○

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

2-3-1950

Dans ma lettre du 19-1-50, je vous ai avertie que je romprais définitivement toutes relations avec vous si vous me faisiez encore une allusion, fût-ce la plus lointaine, à vos imbécillités nuptiales.

Vous n'avez pu y tenir, et, dans votre lettre du 28<sup>ct</sup>, vous recommencez.

A partir d'aujourd'hui, vous n'aurez plus jamais un signe de vie de moi. Adieu.

H de Montherlant

○○○○○

